



Jules Lemaître (1853-1914)

Olivier Bara

► To cite this version:

Olivier Bara. Jules Lemaître (1853-1914). La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIXe siècle (1800-1914), Nouveau monde éditions, pp.110-114, 2011. hal-00918888

HAL Id: hal-00918888

<https://hal.science/hal-00918888>

Submitted on 16 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JULES LEMAÎTRE (1853-1914)

Inscrit dans la lignée des grands feuilletonistes attachés au rez-de-chaussée du *Journal des débats*, Jules Lemaître est l'avant-dernier maillon de la chaîne reliant aux deux extrémités du siècle Julien Louis Geoffroy et Émile Faguet. La périodicité du feuilleton, son écriture entée sur l'événement éphémère du spectacle théâtral nourrissent chez lui une critique qui revendique et théorise son « impressionnisme ». Celui-ci est à la fois l'instrument d'une libération des dogmes, l'affirmation d'un « moi » et l'expression d'un doute.

Né le 27 avril 1853 dans l'Orléanais de parents instituteurs, Lemaître suit des études au petit séminaire d'Orléans avant d'intégrer l'École normale supérieure en 1872. Nommé professeur au Havre en 1875, il part cinq ans plus tard pour l'École des lettres d'Alger, avant de rejoindre, en 1882, la faculté des lettres de Besançon. Il soutient l'année suivante ses deux thèses, latine (*Corneille et la poétique d'Aristote*) et française (*La comédie après Molière et le théâtre de Dancourt*). Après un passage par la faculté des lettres de Grenoble, Lemaître abandonne le professorat et s'installe à Paris à la fin de l'année 1884. Depuis le 5 juillet 1879, il collabore à la *Revue bleue* dans laquelle paraissent les textes repris dans la série des *Contemporains. Études et essais littéraires* (1886-1918). Un article consacré à Ernest Renan publié dans cette même revue le 10 janvier 1885 impose son nom au public. Le 2 novembre de cette année, Lemaître remplace Jean-Jacques Weiss au rez-de-chaussée du *Journal des débats*. Son activité de feuilletoniste dramatique, poursuivie jusqu'au 27 juillet 1896, se double à partir de 1889 d'une production théâtrale : treize pièces en tout, dont il rend volontiers compte dans les colonnes de son feuilleton. Cette activité de dramaturge et de critique lui vaut, en 1896, une élection à l'Académie française. Ayant abandonné le *Journal des débats*, il collabore désormais à la *Revue des deux mondes* dirigée pourtant par son ennemi littéraire, le représentant de la critique dogmatique Ferdinand Brunetière. Il y tient, du 1^{er} novembre 1896 au 1^{er} août 1898, la « Revue dramatique », en parallèle avec la « Revue littéraire » de René Doumic. Le tournant de la fin de siècle est, pour Lemaître, politique. Il s'engage dans le camp des antidreyfusards, se rapproche de Paul Déroulède et préside la Ligue de la patrie française. En 1909, dans ses *Lettres à mon ami*, il déclare son attachement au royalisme et à Charles Maurras. Il meurt le 5 août 1914.

« Impressionniste », l'écriture journalistique de Lemaître est fondée sur la conviction qu'aucune objectivité n'est permise au critique : son jugement est forcément contraint, ses admirations toujours suspectes, héritage des maîtres ou décalque des traditions. Aussi le « moi », dans ses intermittences, doit-il légitimement nourrir une critique « personnelle »

coulée chaque semaine dans le flux de la vie théâtrale : « [...] des impressions tout individuelles, capricieuses et éphémères sont tout à fait à leur place dans un feuilleton où sont jugées, la plupart du temps, des œuvres également éphémères et superflues » [212, t. IV, p. 84]. Une distinction toutefois s'impose, promise à un avenir critique sous la plume de Marcel Proust, entre « moi » privé, haïssable, et « moi » public : « Un critique a le droit de parler de lui-même en tant que critique, et dans ses rapports avec les choses qu'on lui demande de juger » [212, t. IV, p. 85]. Cette forme de subjectivité est aussi un témoignage de modestie de la relativité de ses jugements, qu'un critique dogmatique aurait tôt fait d'ériger en absolu : « Il y a beaucoup plus d'orgueil dans la critique impersonnelle, car celle-là n'avoue point sa fragilité » [212, t. IV, p. 85]. Cette modestie atteint du reste l'écrivain, conscient que « la littérature n'est qu'une vanité un peu plus noble et plus divertissante que les autres » [212, t. IV, p. 97]. La défense et l'illustration de l'impressionnisme visent les prétentions scientifiques d'Hippolyte Taine ou de Ferdinand Brunetière, pour qui il reste toujours à la critique objective « une œuvre, un homme, et une date » (« La critique impressionniste », *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1891, p. 215). Pour Lemaître, il n'est de science certaine que du sentiment intime ; tout le reste n'est que spéculation hasardeuse et « jeu d'esprit » [212, t. IV, p. 107]. À rebours du scientisme, au moment où s'affirme dans le beylisme et l'égotisme barrésien l'énergie et l'originalité de l'individu, la critique de Lemaître masque sous ses doutes une ambition libératrice.

« Seigneur, préservez-moi de la lourde manie d'assigner des rangs à tout propos et de distribuer des prix d'un air assuré et péremptoire [...]. » Cette prière inscrite en tête du feuilleton du *Journal des débats* le 24 novembre 1892 oriente les comptes rendus de Lemaître, ouverts au tout-venant de la vie théâtrale. L'activité critique se fait « œuvre de moraliste à qui rien d'humain n'est étranger » [511, p. 167]. Un tel éclectisme se reflète dans les *Impressions de théâtre*, recueil des feuilletons de Lemaître publié entre 1888 et 1920 et proposant, dans chacun des onze volumes, une revue des œuvres et des spectacles, de l'Antiquité à la modernité, de la tragédie classique à la comédie de mœurs contemporaine. Effort de compréhension intime, qu'interdit seulement l'étrangeté d'une œuvre éloignée de l'état d'âme du critique, la démarche de Lemaître lui permet d'intégrer dans son feuilleton dramatique tout ce qui, dans le feu du moment, l'intéresse. Tel « un Protée » [263, p. 120], le feuilletoniste se fait tour à tour le défenseur du café-concert (« tout ce qui nous restait, de poésie spontanée et anonyme » [212, t. III, p. 376]), ou le thuriféraire de l'opérette, « seul genre dramatique relativement nouveau qu'ait produit la seconde moitié de ce siècle » [212, t. I, p. 217]. Il admire les spectacles d'ombres du *Chat noir* autant que les marionnettes de Maurice Bouchor

où se mêlent la naïveté, la réflexion et la culture. Il avoue une « tendresse particulière et mal définissable » [212, t. VI, p. 179] pour les ouvrages d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy dont il apprécie l'ironie gracieuse héritée du XVIII^e siècle. Son indulgence reconnue pour les pièces mal charpentées, échappant aux exigences modernes de la production théâtrale et de la « pièce bien faite », vaut acte de résistance. Aussi l'œuvre de George Sand, « aède » et « faiseuse de contes » [213, t. IV, p. 163] transportée au théâtre, est-elle célébrée, comme sont saluées les comédies poétiques de Théodore de Banville, de Jean Richepin ou de Catulle Mendès.

Une telle disponibilité ne va pas sans égarements ou aveuglements, face à l'œuvre de Shakespeare par exemple, dramaturge « plein de sottises et d'obscénités », qu'il faut adapter aux normes de la scène française [212, t. III, p. 46]. La distance prise avec le théâtre de Corneille, jugé pauvre en analyses psychologiques, s'explique par la vénération toute classique de Lemaître pour Racine. Confronté au bouleversement de la scène théâtrale française, le critique se montre rétif aux essais du Théâtre-Libre lorsque celui-ci fait la part trop grande au naturalisme et à la « pessimisterie », se cantonnant à « un seul sujet, ou presque : la bassesse morale, la cupidité, l'hypocrisie, la sottise et la dureté (tout cela se tenant) des classes bourgeoises » [212, t. VI, p. 259]. Mais la mobilité du jugement rend possibles les remords et les revirements, à propos du théâtre nordique en général, et d'Henrik Ibsen en particulier, d'abord jugé comme une menace pour le génie national, soupçonné de satisfaire le seul snobisme parisien et d'offrir des symboles trop touffus pour le « cerveau latin » (*Revue des deux mondes*, 1^{er} février 1897, p. 698). Dans ce mouvement incessant d'une critique ouverte, seul perdure l'attachement à la forme littéraire que néglige son collègue et « maître » Francisque Sarcey, obsédé par l'efficacité dramatique de la seule œuvre scénique : « Quelle que soit la vision des choses propre à chaque artiste, elle est mienne, pourvu que la forme qu'elle revêt soit empreinte de beauté [...] » [212, t. I, p. 143]. Au moins la qualité formelle d'une œuvre offre-t-elle au critique un critère d'appréciation en dehors de lui-même, « grâce à quoi la critique n'est pas toujours uniquement une plaisanterie » (*Journal des débats*, 25 août 1892). Aussi le théâtre doit-il s'affirmer œuvre littéraire aux yeux de Lemaître, que désole l'ambition divertissante de la majorité des pièces chroniquées. L'abandon du feuilleton par le nouvel académicien modifie d'ailleurs son jugement : « [...] les nouvelles productions dramatiques de mes contemporains me semblent moins belles et moins considérables, depuis que j'en dois porter un jugement mensuel et non plus hebdomadaire » (*Revue des deux mondes*, 1^{er} décembre 1896, p. 688).

Adeptes de la clarté et de l'ironie légère, hostile au grossissement du trait et aux brutalités du jugement, le chroniqueur trouve dans le feuilleton hebdomadaire le cadre idéal

où recueillir, à leur passage, ses impressions de lecture et de théâtre, où nouer avec les lecteurs une fine conversation, « doctes gamineries, où tant de naïveté, d'ingénuité même, s'allie toujours à tant d'esprit et quelquefois de bon sens » selon Brunetière (*Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1891, p. 211). Mais le critique voit aussi ses plus vifs sentiments faussés par les médiations nécessaires à leur traduction journalistique. Aussi Lemaître se rêva-t-il en « Pierrot-critique », débarrassé de la parole commune, épaisse et pesante : « Et que ne puis-je mimer silencieusement ce feuilleton au lieu de l'écrire ! Comme cela serait moins long, plus direct, plus clair ! » [212, t. III, p. 345]

Olivier Bara

Autres références :

45, 664, 802